

Début. Partie 1, Chapitre 1, p. 13-17

I

Aujourd'hui, je me suis disputé à la caisse de l'Albert Heijn de la Rijnstraat. Enfin, *presque*, même pas pour de vrai. La dame derrière moi a commencé à poser ses courses sur le tapis roulant alors que je n'avais même pas fini de poser *les miennes* sur le tapis roulant, je n'aime pas ça, quelqu'un empiète sur votre espace, en tout cas sur un espace qui est le vôtre à ce moment-là et oui, je sais bien que ce n'est pas une façon de commencer un roman, je ne suis pas un foutu *chroniqueur*, mais ce genre de comportement me rend furieux, quelqu'un nie votre existence et rien que pour ça vous devriez le tuer sur place, et en même temps cela ne posait aucun problème, parce que la femme avait vu combien d'articles il me restait à poser et me laissait suffisamment de place. Aucun problème donc, on aurait même pu dire que nous formions une équipe synchrone, tous les deux, comme si nous avions convenu de régler nos achats le plus vite possible, sans accroc, mais tout de même, elle aurait au moins mérité qu'on la bouscule, ou qu'on balaye d'un grand geste toutes ses courses du tapis roulant, je voyais déjà son pot de confiture éclater sur les carreaux, il aurait au moins fallu exiger des *explications* pour son comportement, mais ça, ce n'est pas possible non plus, parce que je sais que je vais m'embrouiller, je pourrais coucher sur le papier, chez moi, à l'avance, le genre de répliques appropriées à ce type de situation, mais là encore, où trouver l'aplomb et le sentiment de légitimité nécessaires pour déclamer mon texte avec conviction, je ne suis pas fait pour ce genre de texte, pas fait pour ce genre de situations, je suis trop gentil, trop conciliant, je l'ai dit : je me suis *presque* disputé, et au lieu de tenter d'y remédier, je n'ai fait que renforcer ma fichue mollesse en m'initiant au bouddhisme et à la méditation ! Que m'ont apporté toutes ces tentatives d'accéder à plus de maîtrise et de compassion, en fin de compte ? Ces dernières années, un vague pseudo-bouddhiste s'est blotti en moi, un petit bouddhiste chauve en robe orange, je l'ai engraisé à grand renfort de cours de méditation et de livres et de manuels et, pour me remercier, il me montre le sourire détaché avec lequel je suis censé accueillir des situations comme celle de la caisse du supermarché, laisse couler, c'est de la

colère, pas *ta* colère, de l'exaspération, pas *ton* exaspération, tu te fais souffrir tout seul en t'accrochant à ce que tu ressens. Je devrais lui faire passer l'envie de sourire, j'ai bien envie d'attraper les bords gauche et droit de mes côtes, de m'arracher la cage thoracique et de plonger les doigts à l'intérieur pour étrangler de mes mains ce petit bouddhiste chauve intérieur, pour lui serrer la gorge jusqu'à ce que sa petite tête se mette à gonfler et que ses globes oculaires jaillissent de leurs orbites comme des billes pour s'écrabouiller contre le mur !

Et ensuite, dézinguer tout et tout le monde, en commençant par l'Albert Heijn ! Impossible, bien sûr, je n'ai pas assez de munitions, d'ailleurs je n'ai même pas d'arme. *Je n'ai pas d'arme*. Six mots à vous glacer le cœur ! Voilà soixante ans que j'arpente cette planète sans armes. Des années paisibles pour la plupart, je l'admets, mais soudain l'absurdité de la situation me saute aux yeux, comme si je m'étais baladé nu comme un ver pendant soixante ans, une sorte d'invitation à la ronde à profiter de moi. Assez duré ! Je ne trouverai la paix intérieure qu'en m'armant. Un pistolet fera l'affaire, ou un revolver, c'est quoi la différence déjà, vous voyez bien, je n'y connais rien, et je n'ai aucune idée de la façon de m'en procurer un. Entrer dans un café louche et demander au barman si... Pour l'une ou l'autre raison, ça ne marchera pas, je crois. Quand je travaillais aux archives, j'aurais pu demander une arme à De Meester, De Meester avait des relations, mais on ne le savait pas encore à l'époque, pas moi en tout cas, donc ça n'aurait pas marché, et puis à quand ça remonte, quarante ans, si j'avais acheté une arme en ce temps-là, elle aurait rouillé depuis longtemps au grenier ou dans un tiroir de cuisine, de sorte que j'aurais quand même dû en acheter une neuve aujourd'hui. Quant à passer commande quelque part et me faire livrer chez moi, je ne me vois pas le faire, en admettant que ce soit possible, qui sait sur quelle sorte de liste j'atterrirais ? Je retournerai donc bientôt dans la rue dans le plus simple appareil, comme dans un rêve auquel on repense avec honte, au petit matin. *La honte !* Je n'ai pas besoin de rêver pour y avoir droit, une visite chez Albert Heijn suffit.

Une fois rentré à la maison, après avoir rangé les courses, je me suis assis dans le siège de ma mère, qui trône depuis une semaine comme un mastodonte au milieu de la pièce, à l'endroit où les hommes l'ont déposé, un endroit mal choisi, je sais déjà que je ne vais pas arrêter de me prendre les pieds dans le fil électrique, posez-le là, Messieurs, j'ai dit, merci, je ne me rends compte que maintenant que j'aurais dû leur donner un pourboire. Ils ont sûrement rouspété sur le chemin du retour. Ou peut-être pas, peut-être se sont-ils juste demandé pourquoi ce type voulait récupérer le vieux fauteuil releveur de sa mère. Eh bien, Messieurs,

je peux vous l'assurer, le type en question ne le sait pas davantage, sa sœur n'en voulait pas, pas plus que la maison de retraite, cette brillante idée lui est venue quand il a fallu vider la chambre de sa mère, et le voilà de nouveau victime de son pseudo-bouddhisme, suivez votre intuition, écoutez les niveaux plus profonds de votre conscience, ce genre d'idée subite a une signification, ce siège veut venir chez vous !

Et me voilà donc dans mon salon, assis dans un fauteuil releveur massif d'une laideur atroce, recouvert de tissu orange et marron, à jouer avec le panneau de commande. Sur les icônes, les parties du siège que l'on peut mouvoir au moyen du bouton correspondant apparaissent en blanc, il n'y a que trois parties et six boutons, pour chaque partie un bouton de déplacement vers le haut et un autre vers le bas, et pourtant, je suis toujours surpris par ce qui se passe quand j'appuie sur un bouton, la partie du fauteuil qui se met en mouvement ou sa direction ne correspond jamais à mes attentes. Bzzzt. Je voulais baisser le dossier. Le repose-pieds remonte. Bzzzzzt. Le siège se relève et s'incline vers l'avant. Bzzzt. Je veux rabaisser le siège avant de glisser hors du fauteuil, mais à présent, le repose-pieds descend. Bzzzzt. Maintenant, le dossier repart en arrière. Il y a vingt ans, j'ai expliqué le fonctionnement de ce panneau de commande à ma mère. Je me souviens qu'elle s'y agrippait et appuyait sur chaque bouton avec deux doigts, bzzzt, bzzzzt, bzzzt, le fauteuil ne faisait jamais ce qu'elle voulait, pas seulement le premier jour : jamais, et moi, toujours plus impatient, je lui réexpliquais le fonctionnement – regarde, il y a six dessins du siège, pour chaque bouton la partie du fauteuil correspondante est marquée en blanc, tu vois bien ? Sur cette icône, le dossier est blanc, donc avec ce bouton... ? Exactement ! Et à ma visite suivante, rebelote. Ce n'est jamais devenu un automatisme, elle n'a jamais pris le temps pour ça. Toute sa vie, elle s'est toujours *figée* avant d'exécuter une action, comme si elle n'osait pas, comme si elle craignait de mal faire et d'être punie, ou moquée, et quand enfin elle se décidait, elle se précipitait, agissait sans réfléchir, comme si elle voulait rattraper le temps perdu, cette fraction de seconde où elle s'était changée en statue de sel. C'était pareil avec le fauteuil, elle se mettait à appuyer n'importe comment sur les boutons, dans l'espoir que le siège comprendrait tout seul. Dieu, que ça m'irritait ! Prends donc le temps de regarder ces fichues icônes ! Et maintenant, c'est mon tour de m'emmêler les pinceaux avec les boutons.

Partie 5, chapitre V, p. 292-297

V

J'ai envie d'une bonne douche, mais le restaurant ne dispose que de toilettes équipées d'un lavabo. Le robinet ne laisse échapper qu'un mince filet d'eau pendant trente secondes toutes les cinq minutes, c'est indiqué clairement, alors j'utilise le peu d'eau mis à ma disposition pour me laver seulement les mains et le visage. Je n'ose pas me sécher, parce que tout a l'air douteux au possible, non seulement la serviette, mais aussi le carrelage et le sol, je veux retourner au plus vite dans la salle. Quand je reviens à table, mon petit-déjeuner est servi, j'adresse un signe de tête à l'homme derrière le comptoir, puis je m'assois et mange. J'ai baisé une voiture, et drôlement vite avec ça ! Pour mon âge. Dehors, Jérôme a trouvé une station de recharge, il tente de me joindre mais je lui tourne le dos et j'ignore ses appels, il s'est comporté comme un cinglé en venant ici. Dès la sortie du bois, il a pris une route étroite en direction du village, elle était peu fréquentée, mais quand nous croisons quelqu'un, à pied, à vélo ou en voiture, Jérôme le saluait à pleins poumons, surtout lorsque c'étaient des femmes ou des jeunes filles. En fait, *seulement* si c'étaient des femmes ou des jeunes filles.

Il va falloir que ça change, dis-je en montant dans le véhicule après mon petit-déjeuner.

Quoi donc Monsieur ?

Je voudrais que tu te conduises un peu plus calmement que tout à l'heure.

C'est bon à savoir Monsieur, je vais faire de mon mieux.

Et il fait de son mieux. Du moins, tant que nous ne croisons personne. Nous roulons tranquillement sur une route rectiligne. De part et d'autre, des plaines désertes, asséchées, ici et là une ancienne ferme avec des trous à la place des fenêtres. À l'horizon, une crête dentelée, tout au loin, parée de reflets violacés, floue, encore à peine visible.

Joli petit lot !

La femme à vélo se met à zigzaguer, quand je me retourne, je vois son panier basculer par-dessus sa roue avant, des œufs s'écrasent sur la chaussée et le bord de la route. Je n'ai aucune idée de la valeur des œufs dans cette région.

Mais qu'est-ce qui te prend ?

Je ne sais pas Monsieur. De face, elle paraissait beaucoup plus âgée que je ne l'avais cru en la voyant de dos. Vous ne trouvez pas, vous aussi, qu'elle avait une belle croupe ? Une croupe bien rebondie. Le vélo, c'est bon pour les fesses Monsieur, tout le monde le sait.

Tous ses œufs sont fichus !

Vous voulez dire, symboliquement Monsieur ? Vous pensez qu'elle est déjà *si* vieille que ça ?

Non, son panier est tombé de sa bicyclette, nous devrions faire demi-tour pour la dédommager !

Non Monsieur, si je puis me permettre : il ne vaut mieux pas, nous risquons de prendre du retard sur notre planning.

Nous avons un planning ?

Bien sûr, je vous l'ai déjà signalé. J'ai reçu pour mission de vous déposer à une heure précise.

On ne peut pas changer ? Et heu, notre intermezzo dans les bois, était-il aussi inscrit au planning ?

Les pauses pour la nuit sont prises en compte Monsieur. Peut-être pas avec le degré d'intimité que nous sommes parvenus à atteindre tôt ce matin, mais quoi qu'il en soit, le planning n'a pas été compromis.

Nous entrons dans une petite ville aux rues pavées bordées de maisons grises serrées les uns contre les autres.

Visez un peu les belles nanas, là-bas à gauche de la boutique Monsieur.

J'ai vu. Poursuis ta route.

Mais il ralentit, fait demi-tour sur une place et repasse devant la boutique en roulant au pas. Il siffle et exécute une pirouette. Psst ! Crac-Crac ?

J'essaie de me cacher le visage et je lui ordonne d'arrêter. Il dépasse la terrasse, mais entame une drôle de danse en virevoltant, rue après rue, sur les pavés cahoteux, les femmes se voient saluées d'un coup de klaxon et invitées à exhiber leur poitrine, dans différentes langues.

Malgré la ceinture de sécurité, je suis secoué dans tous les sens. Au début, j'adresse des gestes d'excuse aux passantes alarmées, abasourdis et indignés (je vois les émotions se succéder dans cet ordre sur leur visage), puis je tente de regarder droit devant moi d'un air neutre, en évitant tout contact visuel, comme si je n'avais rien à voir avec tout ça.

Il n'y a rien à votre goût Monsieur ?

Je réplique en hurlant : Je t'ai déjà dit que c'était inutile en ce qui me concerne !

C'est plus fort que moi Monsieur. Eh, toi, eh, poupée, oui, toi là, tu viens faire un tour ?

S'il s'immobilise et ouvre la portière, je serai dans de beaux draps ! Pas qu'elle montera dans la voiture, mais d'autres, peut-être. Pour me traîner hors du véhicule et me démolir le portrait ! Des femmes accourent de toutes les rues voisines, prêtes à en découdre.

Je ne comprends pas votre manque d'enthousiasme Monsieur. Si j'en crois les vidéos que vous avez regardées sur votre palio ces derniers mois, vos goûts sont très éclectiques, de l'écolière en uniforme étriqué à la femme mûre aux formes généreuses, or nous avons croisé plusieurs spécimens de cette deuxième catégorie, ces dernières minutes.

Ça suffit, dis-je doucement. Après tout, il m'entend aussi quand je n'élève pas la voix. Ça suffit, je croyais que nous étions pressés. Et qui t'a donné l'autorisation de fouiller dans mon palio ?

Monsieur Lennox Monsieur. À ce moment-là, je croyais encore que c'était vous, Monsieur Lennox. Ne vous inquiétez pas, toutes vos données sont en sécurité avec moi – oh, regardez Monsieur, toute une volée de la catégorie écolières !

Ne fais pas ça ! dis-je.

Des enfants marchent sur le trottoir, leurs cartables les suivent en rampant, ce sont à nouveau des filles, uniquement des filles, comme si elles avaient été amenées ici hier ou avant-hier, seul leur uniforme est différent, bien que je n'en sois même pas sûr.

Ne fais pas ça !

Eh, les filles, jolies petites chéries, vous avez envie de faire un tour ?

Je regarde de l'autre côté, j'entends quelques cris de surprise.

Elles sont trop jeunes, Jérôme !

Vous en êtes sûr Monsieur, elles ne me paraissent pas avoir un jour de plus que dans les films. Et puis quel est le problème, elles sont pubères, elles sont prêtes !

Elles sont trop jeunes ! À ce compte-là, emmène-nous plutôt à proximité d'une université. Non, non, je n'ai rien dit ! Continue de rouler. Oublie, elles sont trop jeunes, je suis trop vieux !

J'ai toujours entendu dire qu'on avait l'âge qu'on a dans la tête Monsieur.

C'est vrai, mais seulement pour soi-même, le monde extérieur ne le voit pas du même œil. Quand ma mère pouvait encore parler, à la maison de retraite, elle causait toujours de *tous ces vieux autour d'elle* – et les autres résidents disaient sans doute la même chose à leurs enfants. Six mois avant sa mort, mon père était chez le cardiologue. Votre cœur est usé, a dit le cardiologue, c'est l'âge, il n'y a pas grand-chose à faire. Mais je ne me *sens* pas vieux du tout, a rétorqué mon père.

C'est une anecdote émouvante Monsieur. Quel âge avez-vous dans votre tête, si je puis me permettre ?

J'ai détourné son attention des filles.

C'est difficile à dire, je réponds. À un moment donné, on arrête de se sentir vieillir. Surtout, mais ça je le garde pour moi, quand on arrive encore à jouir aussi vite que ce matin.

Quand est-ce que ça commence Monsieur ? Je veux dire, quand arrêtez-vous de vous sentir vieillir. Vous comprenez, ces concepts me sont inconnus.

Quelque part autour de la quarantaine, je suppose. On prend soudain conscience qu'on se considère toujours comme un trentenaire, et ensuite, on reste bloqué à cet âge-là, en quelque sorte. On devient plus calme, on continue d'apprendre, on a plus d'expérience de la vie, tout cela poursuit son cours, mais on ne vieillit plus vraiment jusqu'à ce que le grand déclin commence.

Cependant, c'est peut-être différent lorsqu'on a des enfants Monsieur. Du moins, j'imagine. Parce qu'alors, vous voyez vos enfants grandir. Et quand ils vieillissent, vous vieillissez aussi.

Allons bon ! Cette voiture a-t-elle été programmée par Lennox ?

Laisse tomber, dis-je.

Aussitôt, Jérôme fait marche arrière en direction des filles, je regarde derrière moi, elles se montrent leurs écrans sous un arbre, leurs cartables à bout de force forment un cercle autour d'elles. Non, attends, dis-je, attends, je n'ai pas fini !

Je vous écoute Monsieur.

Et nous avançons de nouveau, nous empruntons des rues calmes bordées de grands arbres.

Personne en vue.

Trentenaire pour l'éternité. Ai-je bien résumé votre pensée Monsieur ? Mais n'est-ce pas une bonne chose ?

Oui et non. Là est le problème, on refuse de voir la réalité en face. Si tu restes bloqué à trente-cinq ans, lorsque tu croises une femme de dix-neuf, vingt ans, tu estimes rapidement le nombre d'années qui vous séparent : dix, quinze ans, ce n'est pas la mer à boire, ça n'a rien d'insurmontable. Mais en réalité, tu as soixante ans. Seulement tu n'en as pas l'impression, il est impossible de se sentir si vieux. Ce n'est même pas du déni.

Au fait, il n'y a pas d'université ici Monsieur. J'ai vérifié. On ne trouvera donc pas beaucoup de femmes dans les tranches d'âges que vous venez de...

Oublie l'université !

Sinon, nous pouvons encore faire un tour Monsieur, pour voir si les jeunes filles...

Non !

J'essaie juste de vous aider à réfléchir Monsieur. Mes excuses, je ne suis pas moi-même aujourd'hui, je ne sais pas ce qui m'arrive.

Moi, j'ai ma petite idée. J'ai défloré une voiture. Apparemment, l'expérience a été pour le moins radicale, au point de le bouleverser en profondeur. À présent que le souvenir de l'excitation a disparu, il ne reste plus que celui de la chose elle-même. *À soixante ans, il se tape un siège auto.* Je n'arrive pas à croire que j'ai pris mon pied. A-t-il ressenti du plaisir, lui aussi ? Je préfère ne pas lui poser la question.

Nous quittons la ville sans université en traversant des rues encadrées de maisons vides, comme si la vie, en lisière de l'agglomération, s'était éteinte. J'ai toujours envie d'une douche. Les routes sont désertes et droites. Les montagnes se rapprochent.